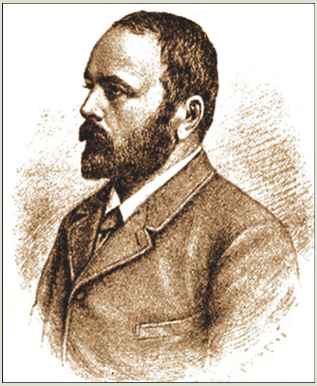
Simo Matavulj

La Vengeance sacrée

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Adolphe Gusman (1821-1905), *La justice et la vengeance divine poursuivant le crime,* gravure d'après Pierre-Paul Prud'hon (vers 1840-1878).



Simo Matavulj (1852-1908).

LA VENGEANCE SACRÉE

AU SUD du monastère Ostrog, sur la rive gauche de la rivière Zeta, vivait une petite tribu appelée Vražegrmci (Vržegrmci sur les monuments).

Vražegrmci, qui est aujourd'hui une capitainerie de trois cents fusils, faisait partie, comme aux temps anciens, de la grande tribu Bjelopavlići. De ces trois cents soldats, cinquante étaient originaires du village Šobajiće éparpillé sur les collines, près de la rivière.

Cela s'était passé avant la Saint-Georges de l'année où les fusils à culasse étaient distribués aux Monténégrins (1873). C'était un beau matin, comme peut l'être un matin printanier, d'autant plus qu'à Bjelopavlići le climat est doux comme sur la côte, la vigne et la figue donnent des fruits, et les odeurs des fleurs cultivées s'entremêlent comme dans un jardin.

Un jeune homme de Šobajiće menait ses bêtes vers la Zeta. Il chantait devant elles puis il s'arrêta pour les laisser passer et se mit à jouer, tout en se dandinant comme un Arnaute désœuvré. À vrai dire, cela lui convenait de se lever tôt, car c'était un grand garçon, bien bâti, habillé joliment et proprement et son fusil brillait sur son épaule. Il avait l'air d'un brave garçon.

La Zeta murmurait. Les moutons paissaient dernière leur guide, se frottaient au passage contre les arbres, la rosée tombait des taillis verts et les oiseaux apeurés s'envolaient.

Lorsque le berger s'approcha de la Zeta, à mi-chemin à peu près du tir de fusil, quelqu'un l'appela des broussailles :

— Eh Minja !

Minja ne répondit pas. Il tourna la tête à l'opposé de l'endroit d'où venait la voix, puis il se mit à jouer plus fort et ses doigts bougèrent plus vite.

— Eh, Minja ! Tu joues en vain, en vai-ai-n ! Labuda ne t'entend pas, Labuda-a-a, criait l'autre de là-bas.

Le jeune homme jeta un regard autour de lui, chanta de dépit et leva le bras en direction des moutons et se dirigea vite vers eux.

Là-bas paissaient une cinquantaine de moutons et leur berger, du même âge que Minja, couché de travers sous un petit peuplier, se mit à rire quand il vit son copain renfrogné.

— Qu’est-ce qui t’arrive ? Pourquoi bêles-tu ce matin de bonne heure ? dit Minja.

— Et toi, pourquoi me réveilles-tu avec tes dirli-li-li ? Je dormais si bien ! rétorqua l’autre tout en riant.

— Vraiment, Jagoš, tu es plus dérangé que tes frères ! dit Minja qui souleva ses sourcils épais, plia ses jambes et mis son fusil sur ses genoux.

— Je sais qu’il me manque même beaucoup de cerveau, dit Jagoš en joignant deux doigts. Tu me l’as dit si souvent ! Mais ce qui m’étonne chez toi qui es intelligent, c’est que tu ne sais pas cacher ce que tu as sur ton cœur, alors tu l’ébruites aux quatre vents ! rétorqua Jagoš en fermant les yeux.

— Et qu’est-ce que j’ébruite ?

— Vraiment ! Comme ça, du village jusqu’ici : du-da, bu-da, La-bu-da... joliment, tout par la flûte...

— Arrête, je t’en prie, tu vas prendre goût à m’agacer avec ça et tu vas me trahir parmi les gens...

— Voilà qui est étrange ! Tu veux le cacher et l’envelopper dans l’étoupe, comme si les voisins ne savent pas déjà et comme si toute la tribu ne le saura avant l’automne !

— Mais n’en parle pas jusque-là, car...

— Bon, ça va ! Arrête un peu, mais joue-moi doucement pour que je m'endorme et que je récupère ce que j'ai perdu de sommeil, car c'est toi qui m'as réveillé…

— Lève-toi, charogne ! dit Minja et il le frappa à la cuisse. Debout ! Que je te cogne, moi ? Appelle ta mère, puisque autrement tu ne peux rien faire sans elle !

Jagoš s'assit, s'étira et croisa ses jambes.

Ces deux cousins germains ne se ressemblaient aucunement. Minja était un garçon haut comme un javelot, fin, blond, aux grands yeux et aux cheveux frisés, à la peau blanche comme s'il avait grandi en ville. Jagoš était un garçon d'une tête plus petit que Minja, brun, aux petits yeux et aux longues joues. Quand Minja regardait tendrement, il pouvait même captiver le cœur d'une fée de montagne et encore plus d'une femme, mais lorsqu'il se renfrognait, il pouvait être détestable même à son frère. Son front raide et ses lèvres qui font la moue trahissaient l'entêtement et la persévérance. Il était facile de deviner son caractère au premier abord. Ce qu'il mettait dans sa tête, personne ne le lui en sortait ; lorsqu'il s'échauffait, il ferait tout selon ses désirs, même si c'était injuste, quoique, autrement, il avait un bon cœur. Jagoš, au contraire, était bonté et sincérité même. Cela pouvait se lire sur son visage. Les Monténégrins les auraient distingués de la manière suivante : Minja est un héros, mais Jagoš est un héros intelligent. Toute la différence était là, mais c'était une grande différence. Toute femme tomberait amoureuse de Minja, ce vrai fils de « Paul le blanc », alors que l'homme choisirait plutôt Jagoš pour camarade.

Ces deux natures inégales collèrent fortement l’une à l’autre. C’est tout à fait naturel. Dans son enfance, Jagoš avait beaucoup souffert de son cousin, mais malgré cela, il aurait encore donné sa vie pour lui. Minja, de même, autant il importunait Jagoš, autant il l’embrassait, l’aimait, le dorlotait, lui parlait tendrement… au point qu’il se serait battu contre une centaine d’hommes pour le défendre.

La jeune fille en question venait de la célèbre tribu des Radovići, de Bjelopavlići. Non seulement que la jeune fille était proche parente, mais toute la tribu était aussi fière de sa beauté.

« Une telle est séduisante, presque comme Labuda Radović », disait-on à propos de jeunes filles et jeunes femmes, mais aucune d’elles ne disait rien contre cette comparaison lorsqu’elle en entendait parler. Même avant ses dix-sept ans révolus, les prétendants affluaient. Aucun ne réussit, bien qu’il y eût parmi eux des propriétaires de maison, des hommes riches. La jeune fille était amoureuse de Minja, amoureuse avec toute la passion de son âme pure, et Minja aussi, de la même manière. Elle s’en confia à sa mère, sa mère à son père, son père parla aux parents de Minja et ils fixèrent le mariage pour l’automne, et ils tinrent cela secret. En vérité, Minja, qui était séparé de son oncle, n’était pas riche, mais en revanche, il était beau, fils unique et de bonne famille…

À présent, revenons encore à nos garçons.

Jagoš sortit de la ceinture de Minja sa blague à tabac, roula deux cigarettes qu’ils allumèrent.

— Qu’est-ce que tu as bien astiqué et nettoyé ton fusil, misérable ! Grâce à lui, Labuda pourrait te reconnaître de la crête d'Ostrog...

— Arrête, Jagoš, ne parle pas tout le temps de cette fille...

— Toi aussi, tu la reconnaîtrais par ses yeux noirs et son cou blanc, au loin ! Toi, tu es le plus heureux des frères ! Quelle est cette fille qui, si Dieu le veut, sera ma petite belle-sœur !

Minja n'était pas fâché que son cousin le flatte lorsqu'ils étaient seuls.

— Comment sais-tu tout cela : de quelle couleur sont ses yeux, son cou, ah ? s'exclama-t-il.

— Arrête, misérable, qui ne le sait pas ! ? dit Jagoš en soupirant.

Minja prit sa flûte ; ses yeux brillaient d'enthousiasme.

Jagoš se leva pour voir les bêtes. Lorsqu'il revint, il demanda :

— La cartouche est dedans ? dit-il en faisant un clin d'œil à son fusil.

— Oui, regarde ! et Minja ouvrit le magasin, en sortit la cartouche, puis la remit de nouveau à sa place. Il en fit cette démonstration une centaine de fois à Jagoš, ces huit derniers jours, depuis qu'il prit possession de ce fusil, mais celui-ci ne put jamais se satisfaire, et ne cessa d'admirer cette arme nouvelle.

— Permets-moi, Minja, mon frère, que je tire une fois !... S'il te plaît !

— Ne sois pas enfantin, Jagoš, mon frère ! Je serais étonné que quelqu'un d'autre dise cela, et encore moins toi !...

— Mais, tu as juré de ne plus tirer avec ce fusil jusqu’à un moment propice, et tu ne renieras pas ta parole si quelqu’un d’autre le fait...

— Ce n’est pas ainsi ! J’ai tiré trois fois l’autre jour, comme tous les autres, devant notre voïvode, et, au moment de partir, j’ai juré devant lui et les autres de ne plus sortir la cartouche sauf pour un Turc. N’était-ce pas ainsi ?

— C’était ainsi !

— N’avais-je pas dit alors : sauf si le fusil part tout seul, et celui qui fera cela me le paiera ! N’était-ce pas ainsi, Jagoš ?

— Oui, confirma celui-ci.

— Alors, ne n’embête plus avec cela ! J’ai juré par saint Basile et je ne piétine pas ce que j’ai juré... Reposons-nous maintenant !

Les deux garçons s’étalèrent par terre et restèrent ainsi couchés, tout en parlant jusqu’à ce que le soleil traverse la moitié du ciel.

Soudain Minja dit :

— Entends-tu le trépignement de cheval, quelque part en bas ?

— J’entends ! dit Jagoš.

— Va voir qui c’est !

— Non, va voir toi !

Ils se disputèrent ainsi et tergiversèrent jusqu’à ce qu’ils en aient assez, puis ils se levèrent tous deux ensemble et s’en allèrent vers l’eau.

Comme la Zeta serpentait, la route à chevaux la suivait parallèlement, de Podgorica, par Spuž, puis par Brda vers Nikšić. Un homme corpulent voyageait sur cette route, sur son cheval blanc. Sa tête était couverte d’un turban et son corps d’une capote rouge.

— C’est un Turc ! dirent les garçons.

Le voyageur arrêta son cheval et se mit à regarder à gauche et à droite.

— Que diable regarde-t-il peureusement ? Qu’est-ce qu’il regarde autour de lui ? demanda Minja.

— En réalité, son mauvais sort te l’a mis sur ta mire !... Tire, Minja ! Tu as là-bas un Turc, et tu as aussi ton fusil ! Fais-lui cadeau, mon brave, de cette balle, pour que tu te libères de ton jurement ! dit Jagoš, en riant.

Minja souriait aussi, à contrecœur. Il baissa son bonnet sur ses yeux, leva la tête puis il dit à son compagnon :

— Si je n’étais pas lié par mon jurement, j’aurais peut-être offert ma première cartouche à celui-ci !...

À ce moment-là, l’homme descendit de son cheval qu’il attacha, et se mit à se prosterner en direction de l’est.

— Eh bien ! Je comprends maintenant ce qu’il cherchait. Un endroit propice pour prier. C’est l’heure de prière, tu sais, Jagoš ? l’interrogea son camarade et jeta un coup d’œil vers le ciel.

— Alors, faisons nous aussi notre prière ! dit son cousin et ils allèrent se mettre sous le peuplier. Ils sortirent de leurs sacs du pain et du fromage et ils se mirent à manger après avoir fait le signe de la croix.

Ils attendirent une heure sans apercevoir le voyageur.

— N'a-t-il pas rebroussé chemin ? dit Minja en riant.

— Il s'est certainement endormi en priant ! dit Jagoš.

— Je voudrais qu'on aille vers lui !

— Et pourquoi ?

— Comme ça, pour discuter un peu. J'aimerais parler avec quelqu'un de Nikšić, et ça, c'en est un vrai !

— Il se pourrait bien que non. Et peu m'importe qui il est, je ne m'en soucie pas !

— Viens, Jagoš, je t'en prie !

— Je ne veux pas, mon frère, va tout seul, si tu en as tellement envie !

Mais Minja insista si fort, qu'ils partirent ensemble.

Le voyageur était assis au même endroit où il faisait sa prière. Attaché, son cheval mangeait.

C'était un géant ! Comme Strahinić ! Il avait de longues moustaches quelque peu grisonnantes et qui tombaient sur ses grands boutons décoratifs. Sous son turban, il avait un front large et des yeux de bœuf. Il était habillé « le jeune héros serbe de jolis vêtements », – un vrai ban Strahinja.

— Dieu soit avec toi ! dirent les garçons.

— Que le bonheur soit avec vous ! répondit le voyageur.

— Es-tu de Nikšić ? commença Minja.

— Oui, et vous ?

— Nous sommes d'ici. Nous gardons le bétail, dit Jagoš.

— Ah, de Sobajiće ! Soyez en bonne santé l Asseyez-vous ! Ils s’assirent.

Il sortit sa grande blague à tabac qui lui pendait sur sa hanche gauche, sous l’étui de son poignard, et il la tendit aux garçons. Il avait posé sa bouteille sur ses genoux et sa pipe contre son épaule. Après que tous aient allumé leur cigarette, Minja dit :

— Ne penses-tu pas qu’il se fait tard ? Nikšić est bien loin !

— À vrai dire, je suis fatigué ! Je suis parti avant l’aube de Podgorica !

— Et tu n’as personne avec toi ?

— Hélas, mon frère. Mon garçon d’étable est tombé malade en route et je l’ai laissé à Spuž pour se faire soigner chez un médecin de l’armée turque. C’est pour cela que je suis en retard. Et mon cheval aussi est fatigué, ainsi je suis d’autant plus pressé, mais c’est normal que je le laisse manger !

Les garçons jetèrent un coup d’œil sur son cheval qui était digne d’un bey. Il en valait deux autres. Une couverture joliment brodée était posée sur une large selle. Des pompons rouges sur les rennes et le harnais brodé de fil d’or.

— Eh bien, à bon héros, bon cheval ! dit Jagoš.

— Merci, mon garçon ! répondit le bey, qui baissa les yeux et se mit à renvoyer des bouffées.

Les cousins se regardèrent. Jagoš regarda Minja craignant qu’il ne fasse des bêtises, Minja le regarda sévèrement, tout en triturant sa petite moustache. Il était comme brûlé par cette louange du Turc. Jagoš lisait son âme et, apeuré, il se mit à parler du temps, de la récolte, des bêtes et des choses semblables. Le bey parla lentement, comme s'il mesurait ses paroles, et de temps à autre, il jetait un coup d'œil sur Minja.

— Dieu soit loué, Šunjo Radošević serait-il chez lui ? demanda le bey en vidant sa pipe.

— Non, dit Jagoš. Il est parti hier à Orja Luka.

— Cela me chagrine, mais de toute façon, je me rendrai chez lui.

— Mais pourquoi as-tu besoin de Šunjo ? l'interrogea Minja.

— Pour rien de spécial, je passerai la nuit chez lui, c'est pour cela que je ne suis pas pressé.

— Vous vous connaissez depuis longtemps ?

— Depuis une dizaine d'années, et c'est la cinquième depuis que nous avons fraternisé...

— Ha ! crièrent d'une seule voix les garçons surpris. Après avoir renvoyé quelques bouffées, le bey dit :

— Vous êtes encore enfants, c'est pourquoi il vous paraît étrange qu'un Turc puisse fraterniser avec un Monténégrin !

— Mais oui... mon Dieu... c'est-à-dire, nous savons que nos braves hommes fraternisaient avec les vôtres même autrefois. Et Šunjo est brave comme chaque habitant de Brda. Sa maison est celle des héros depuis qu'elle est dans Brda. Et, toi, bey... je m'excuse, je ne connais pas ton nom ?

— Bećir !

— Toi aussi, Bećir-bey, comme on le voit, tu es un homme brave, comme l'étaient certainement tes ancêtres...

— Je suis un Kuč d'origine…

— Tu disais que tes parents étaient Kuči ? On voit, on voit la trace des hommes braves ! Jagoš était bien sincèrement fasciné devant ce géant.

— Mais qu'est-ce qui te prend de le louer, comme si tu vas lui demander de te prêter de l'argent ! dit Minja furieusement.

Son cousin rougit jusqu'aux oreilles et lui aussi se mit à bouillir :

— Je ne le loue pas pour cela, mais parce que j'aime ce genre d'hommes. Est-ce que tu me comprends, Minja !…

Pris de peur qu'ils ne se bagarrent, Bećir s'y mêla :

— Arrêtez, mes garçons !… Ce Minja plaisante, et lui aussi aimera les hommes car, moi aussi, je vois en lui un beau Monténégrin !

Le bey lui fit plaisir. Minja se calma à l'instant et partit soi-disant voir son bétail.

Le bey jeta un coup d'œil sur le soleil, puis se pencha pour se relever.

Jagoš alla voir le cheval.

— Il n'a pas fini de manger, attends un peu !

Lorsque Minja revint, Jagoš fit signe de la tête en direction du fusil :

— Bey, as-tu vu cette nouvelle arme ?

— Oui, je l'ai vue dans l'armée turque !

— Une drôle d'arme, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est vrai !

— On dit que certains petits fusils tirent six fois de suite… Et ceux-ci ont déjà été distribués dans le district de Katun mais pas encore ici.

— Je les ai vus moi aussi.

— Dieu soit loué, qu'est-ce les gens ne vont pas inventer encore, n'est-ce pas, bey ?

— Oui, beaucoup de choses, mais ils ne trouveront pas le remède contre la mort ni comment connaître la volonté d'Allah ! répondit le bey en soupirant.

— Mais, regarde ! dit Jagoš et il prit le fusil. Il ouvrit le magasin, en sortit la cartouche et se mit à jouer avec la gâchette tout en levant et baissant la mire en fer.

Bećir regarda tout cela négligemment comme s'il était habitué depuis sa jeunesse, et Minja regretta son manque d'étonnement.

— À vrai dire, je n'ai pas encore entendu son bruit, mais on dit qu'il a une bonne portée ?

— Deux vieux tirs de fusil, mon frère, et il fait un bruit de tonnerre ! admit Jagoš.

— Eh bien, je serais heureux que tu tires une fois, jeune homme, dit le bey en se tournant vers Minja. Veux-tu tirer sur cette plaque, là-bas, sous cette colline ?

— Je ne peux pas car j'ai donné ma parole…

— Il a donné sa parole qu'il ne tirera pas avant que… avant que les garçons ne se réunissent, tu sais, devant le voïvode ! se mêla rapidement Jagoš, de peur que l'autre ne se trahisse pas.

— Bien ! dit le bey. Allons partir, c'est déjà l'heure, et il se tourna vers son cheval.

Jagoš sauta, enleva le sac à avoine de la tête du cheval et l’accrocha sur la selle.

— C’est bien pour vous, les Turcs, à présent. Vous vous promenez librement dans le Monténégro, comme chez vous ! dit Minja.

— Oui, eh bien, c’est ainsi... Et vous vous promenez dans le pays de l’Empereur, comme dans le Monténégro ! répliqua calmement le bey.

Jagoš voulut arrêter cette conversation, mais son cousin hocha furieusement la tête. Bećir aussi regarda bien Minja, comme s’il voulait connaître cette nature étrange, avant son départ.

— Oui, oui, mais vous profitez davantage, surtout vous, de Nikšić ! Dis la vérité. Personne de Nikšić, jusqu’à cette année ne pouvait aller nulle part hors la ville, sauf par la force ; mais s’il voulait passer par Drobnjaci et de là, par Vasojevići, et puis par Kuči, alors il allait droit dans la maison du diable, n’est-ce pas ?

— C’est cela !

— Et combien d’entre eux auraient la vie sauve en passant par-là ?

— C’est dur, je sais... Je savais tout cela, mon garçon, et tu n’aurais pas dû me le rappeler. Alors, dis-moi, qu’est-ce que tu voulais dire avec cela ? Faudrait-il te remercier pour cela ? demanda le bey en riant.

— Pourquoi pas !... affirma Minja.

— Non, je ne te remercierai même pas cela, dit Bećir en mesurant la longueur sur son ongle. Qu’il soit loué le seigneur monténégrin ! C’est grâce à lui que nous, les Turcs, marchons librement sur ses terres !

Minja mordit sa lèvre. Le bey l’avait frappé avec de telles paroles comme avec une massue.

Jagoš ôta son bonnet :

— Bey, je te remercie pour ces paroles d’homme ! Tu l’as bien dit. Personne ne te conteste et ne te contestera. Grâce au seigneur, tu es libre sur ses terres. Puis, tu es notre frère puisque nous avons le même sang, bien que la foi nous sépare !...

Nous aussi, nous circulons librement en Turquie ! C’est, mon frère, bénéfique pour nous tous, et, Dieu, donne-nous ton soutien !

Ainsi le garçon rendit la politesse pour la politesse. Minja avait la tête baissée.

Alors, le bey voulut l’instruire.

— Sache, mon garçon, qu’il ne faut jamais taquiner un Turc à moins que tu n’aies l’intention d’y mettre le prix. Et que tu lui fasses peur par les paroles, cela non ! Le vrai Turc n’a peur de rien, car il n’a pas peur de la mort !

Minja le regardait dans les yeux, car de telles paroles ne calment pas un tel sang.

— Dis-moi encore quelque chose ! dit Minja d’un ton moqueur.

— C’est une chose que je viens de te dire, et, maintenant, écoute autre chose. Nous les Turcs, lorsque nous pouvons échanger notre tête, ou si nous savons que quelqu’un nous vengera, c’est surtout alors que nous ne regrettons pas de mourir. Et tu as entendu, je suppose, comment nous pouvons et échanger notre tête et nous venger !

Minja s’enflamma comme un feu vif.

— Bey, et pourquoi m’as-tu assourdi avec l’héroïsme turc ? Est-ce que nous, les Monténégrins, nous ne pouvons pas nous venger ? Est-ce que nous ne sommes pas capables de regarder la mort dans les yeux ?

— Eh, c’est bien quand c’est égal, et que cela reste ainsi ! conclut Bećir tout en attachant sa blague à tabac.

Inquiet jusque-là et afin de détendre l’atmosphère, Jagoš dit gaiement :

— Bonne route, bey ! Ne nous en veux pas, tout cela n’était qu’une plaisanterie !... Ah oui ! Tu t’en vas sans nous dire de quelle tribu tu es ?

— Je suis de...

— Ne dis pas, bey, je t’en prie, laisse-moi deviner ! le devança Minja.

Bećir et Jagoš se regardèrent.

— Je connais par cœur toutes les tribus de Nikšić, et depuis que je t’ai vu, je supposais en moi-même qui tu es, et j’aimerais le deviner !

— D’accord. Que je te contente au moins avec cela et que nous nous quittions humainement. Mais, dis-moi de quelle tribu vous êtes !

— Nous sommes tous deux Kadović, de Šobajiće ! répondit Jagoš.

— Ah ! dit le bey et ses sourcils froncèrent.

— Donc, tu es Bećir, cela, je le sais déjà. N’es-tu pas Bećir-bey Mušović ?

— Non !

— Pivodić ?

— Non !

— Adžajlić ?

— Non ?

Jagoš éclata de rire et dit :

— Drôle de devinette !

— N'es-tu pas Bećir bey-Ljuca ?

— Non !

— Odžić ?... Adžimusić ?... Sohinagić ?... Nurković ?...

— Mais, tu connais toutes nos tribus ! Comment cela se fait-il ?

— Tu le sauras plus tard... et maintenant allons plus loin Paripović ? Gašević ? Feruzović ? Brunčević ? Hadžimanić ?

Bećir hochait continuellement la tête.

— Et alors tu es Bećir-bey Pisjak ?

— C'est moi, en personne !

Minja baissa la tête, couvrit de ses mains son visage et se mit à tousser.

— Cela suffit, et partons à présent ! dit Jagoš, lui aussi pâle comme un mourant.

Pisjak se pencha, pour la troisième fois, dans l'intention de se lever.

— Sur ta foi turque, encore un mot ! Dis-moi la vérité sur ce que je te demanderai, dit Minja, tout en s’efforçant de tousser, puis se tourna sur place tout en restant assis.

Les sourcils épais du bey se joignirent. Il n’est jamais plaisant à un musulman qu’on lui fasse prêter serment de cette manière. Mais si on le lui demande ainsi, il dira tout.

— Sur ta foi turque, bey, étais-tu avec Smaïl-aga Čengić quand il attaqua Tušina, au temps de l’Évêque ?

— Sur ma foi turque, j’y étais !

— Et as-tu abattu, dans cette bataille, le célèbre Savo Kadović ?

— Je l’ai abattu !...

Bećir ne finit pas sa phrase que le fusil éclata comme un tonnerre et il tomba sur-le-champ en arrière...

— Aïe... qu’as-tu fait Minja, que Dieu soit avec toi ! cria Jagoš en sursautant... Minja ! Oh, Minja !

Détaché, le cheval courait comme enragé. Apeurés, les moutons s’enfuirent. Les cheveux de Jagoš étaient hérissés et il tournait sur place en se lamentant à haute voix. Minja courait le long de la Zeta et la fumée sortait encore de son fusil.

À ce moment, quelques Monténégrins traversaient la rivière, et comme ils entendirent le coup de fusil et virent un homme s’enfuir, ils couraient en criant : « Aie, qui vient de mourir ? »

Lorsque Jagoš les vit, il retourna vers le bey. Encore vivant, il tenait encore son pistolet tendu.

— Tire sur moi, pour l'amour de Dieu ! cria le malheureux Jagoš en pleurant et se mit devant la bouche du pistolet. Le blessé le regarda puis lâcha son pistolet.

Les gens arrivèrent. « Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qui est arrivé ? Qui a tué cet homme ? », demandèrent-ils.

— C'est le destin ! murmura Bećir-bey et il ferma ses yeux pour toujours.

Jagoš raconta brièvement l'incident. C'était trois Panković, de Brda. Jagoš leur dit que le défunt avait l'intention de passer la nuit chez son frère d'élection.

Les Panković préparèrent rapidement le brancard et emportèrent le cadavre chez les Radošević. Un enfant menait le cheval derrière eux. Pris d'une forte fièvre, Jagoš partit pour sa tribu pour apporter la mauvaise nouvelle, et s'alita sur-le-champ. Les Šobajić étaient pétrifiés de peine que Minja puisse transgresser la parole du seigneur.

Le lendemain, une trentaine d'hommes de Nikšić vinrent et emportèrent Bećir en ville. Pas un seul ne dit un mot de reproche.

L'événement était vite connu dans Brda... « Un homme perdit la vie selon la justice divine et sur la terre du Prince ! Quelle honte ! C'est d'abord dans notre contrée qu'on piétine la confiance consolidée ces temps-ci... Ce ne serait rien de le fusiller. Ce serait plus juste de le lapider pour donner l'exemple au peuple !... » C'est ainsi que le peuple jugeait.

Le troisième matin, une cinquantaine de personnes s'étaient réunies devant la cour d'Orja Luka. Tous étaient assis sur des pierres tout en s'appuyant contre le mur de la maison. Personne ne disait rien sauf pour répondre à la salutation de celui qui venait d'arriver. Alors, tous lui répondaient ensemble, puis se taisaient de nouveau. Cela durait ainsi le temps de la montée du soleil et c'est alors qu'apparut un homme d'âge moyen et corpulent, portant des vêtements de pauvre.

Visiblement consternés, les gens ne répondirent pas à sa salutation. Certains se levèrent, mais il s'assit vite à côté du premier.

— Et pourquoi m'honorez-vous d'une place ce matin ?

Suis-je différent de ce que j'étais hier ? dit-il en souriant. Beaucoup d'entre eux pâlirent à cause de ce sourire.

— Nikola, mon frère, pourquoi es-tu ici ce matin ? l'interrogea quelqu'un d'un certain âge.

— Ce matin, il y aura la volonté divine, comme jusqu'à présent, lui répondit Nikola tout en bourrant sa pipe. Un garçon lui apporta de l'amadou allumé et se mit à souffler dessus.

— Et pourquoi ne serais-je pas ici ? reprit-il en renvoyant les premières bouffées. Vous n'allez pas, j'espère, m'exclure des assemblées... ?

— Ce n'est pas cela, mon frère Nikola ! reprit l'autre. Il ne s'agit pas de cela, Dieu merci... ! Je te prierais de t'en aller d'ici... Même le cœur le plus dur d'homme ne peut pas tout supporter !

Et les autres se mirent tous à le prier de s’en aller, mais lui ne voulut pas. « Je reste », dit-il, « que je voie s’il est mon vrai fils ! »

Peu de temps après s’ouvrirent les portes de la cour d’où sortit le voïvode Bošković suivi de quatre juges. Les gens se levèrent. Les jeunes sortirent rapidement un banc en bois et une table.

— Asseyez-vous ! dit le voïvode aux gens.

Après un bref silence, il commença :

— Mes frères, la cour sera ici, devant toute l’assemblée, comme c’est la coutume depuis longtemps pour de telles affaires... Amenez-le !

Deux policiers amenèrent Minja lié. Après eux sortit Jagoš aussi.

— Que Dieu vous aide ! cria Minja.

Une seule voix lui répondit, qu’il reconnut, et il pâlit un peu.

— C’est moi, mon fils ! dit Nikola, son père. Sois heureux et que cette journée te soit heureuse !

Son fils le regarda quelques instants... Ils se regardaient les yeux dans les yeux ; le garçon sourit puis tourna la tête vers ses juges.

— Minja de Nikola Kadović ! commença Bošković. As-tu tué Bećir Pisjak, sur la route sous le Šobajiće ?

— Voïvode ! réplique le prisonnier. Lié ainsi, je ne te dirai pas un mot. Je me suis rendu au tribunal tout en sachant ce qui m’attendait. Je pouvais me sauver en Albanie ou en Ćesarovina, mais je suis resté ! Car les Kadovići ne fuient pas la mort...

— C’est cela... ! C’est ainsi, mon enfant ! son père coupa ses paroles.

— Mais, je t'en prie, qu'ils me délient !

Bošković fit le signe aux policiers qui le délièrent sur-le-champ.

— Dis-nous, donc, as-tu tué Pisjak ?

— Oui, je l'ai tué !

— Et pourquoi ?

— À vrai dire, c'était pour venger mon oncle Savo qu'il a abattu à Tušina...

— Lorsque Bećir a abattu Savo, c'était la région frontalière, aujourd'hui, c'est la paix et la confiance entre nous. Savais-tu cela ?

— Je le savais !

— Et savais-tu la parole du seigneur : qui tue un Turc au Monténégro, payera cela de sa tête, comme s'il a tué un Monténégrin ?

— S'il n'y avait pas cette parole donnée, voïvode, je ne serais pas ici, mais dans un pays étranger. Et me voilà ici pour ne pas nier la parole du seigneur... Je savais tout cela, mais l'autre était plus forte...

— Quelle autre ? demandèrent les juges.

— C'est notre vieille parole : vengeance sacrée !... Je le sais des vieux de Brda mais, comme je suis imberbe, ils ne voulaient pas que je m'en mêle, avec mon sang qui reste depuis Kosovo. J'étais content d'avoir vengé mon oncle, puisque j'avais l'occasion, et à cet instant, je ne pensais pas que j'allais fouler l'ordre du seigneur. Je regrette plutôt cela que ma vie. Et croyez-moi, s'il me pardonnait maintenant, je ne serais pas du tout content, car je sais qu'il ne me regardera plus d’un bon œil – comme ce ne serait pas juste non plus… Voilà, je vous ai dit ce que j’avais à vous dire, et maintenant, messieurs les juges, pour ne pas traîner et perdre votre temps, décidez !

Voïvode se pencha vers le clerc qui se mit à écrire rapidement.

— Je suis désolé pour toi, Minja ! commença le voïvode, ému… Je suis désolé pour ton père abandonné à lui-même, et aussi pour tout notre district qui va perdre un jeune homme brave…

— Je te remercie, voïvode… Voilà son fils ! dit-il en montrant Jagoš qui restait tête baissée, appuyé contre le mur. Il se chargera de lui dans ses vieux jours !… Mais des jeunes hommes braves comme moi, Dieu merci, il y en a plein dans notre Brda.

Le clerc passa la feuille au voïvode qui se leva. Tous se levèrent et ôtèrent leurs bonnets.

« Au nom du prince,

« Minja Kadović, Šobajić, le 20 avril 1873, sans aucune raison légale, a tué Bećir Pisjak de Nikšić, sur la route, près de la Zeta. Mais, comme les Turcs, d’après l’ordre du seigneur, sont égaux avec les Monténégrins, Minja est ainsi jugé comme s’il avait tué un Monténégrin. C’est pourquoi Minja sera fusillé demain, 24 avril, au lieu-dit Slivlje, de ce côté de la rivière Gračanica, de manière à ce que les gens de Nikšić puissent, depuis leur frontière, regarder son exécution et s’assurer qu’on ne foule pas la parole de seigneur.

« À Orja Luka, le 23 avril 1873, les chefs du district Brda. »

Les gens s’apprêtèrent à partir, car il leur était pénible de regarder.

— Je te demande une dernière faveur, voïvode ! demanda Minja.

— Laquelle, mon enfant ?

— Qu'on ne me lie pas demain non plus et que je meure comme cela !

Boškovic parla avec les autres, puis il dit :

— Oui, ce sera selon ta volonté ! dit-il et se mit à marcher plus vite.

Nikola accourut vers son fils, l'étreignit et se mit à l'embrasser.

— Laisse-moi, père... Laisse-moi ! Ne viens plus !...

Jagoš et les policiers restèrent avec lui. Avant la nuit, quelques jeunes de Šobajiće se réunirent et apportèrent de l'eau-de-vie. Tard dans la nuit, il se coucha avec les policiers. À une heure avancée de la nuit, quelqu'un le secoua. Minja s'assit par terre.

— Sauve-toi, Minja, malheureux !

— Mais qui êtes-vous ? demanda Minja.

— Nous, les Šobajić... Nous sommes trois ici, mais il y en a d'autres dans la cour. Sauve-toi, les policiers dorment comme égorgés !...

— C'est toi, Jagoš ! C'est toi qui me dis cela !... Fi ! Que Minja se sauve de la cour du prince, de la cour juste... Fi ! Quelle honte !...

On entendit des sanglots, la porte grinça et tout devint calme...

Le lendemain, à l'aube blanche, un groupe de jeunes gens marchaient à travers le doux Brda. Huit d'entre eux portaient des grands fusils, et les autres, sauf un, avaient des pistolets dans leurs ceintures. Celui sans armes se mit à chanter d'une belle voix haute et claire qui se répandait aux alentours et réveillait oiseaux et bêtes sauvages. Lorsqu'ils s'approchèrent de Slivlje, il chanta :

« Sois heureuse, blanche Labuda,
Et souviens-toi de ton jeune héros, Minja. »

Minja s'arrêta devant ses villageois et dit :

— Frères, je laisse ma fiancée. Mon vœu est qu'elle se marie avec mon frère Jagoš !

Jagoš se mit à gémir.

— Arrête, frère... si tu ne veux pas que je me comporte en femme... Alors, viens avec moi, pour me fermer les yeux !

Sur l'autre rive de la Gračanica, une cinquantaine de cavaliers de Nikšić étaient groupés. Pas un seul ne s'en alla. Ils étaient raidis, eux et leurs chevaux, comme des statues de pierre.

Les autorités les invitèrent à être présents. Toute une foule de Šobajić marchait derrière le condamné.

— J'ai peur d'un massacre, dit Minja aux policiers, mais remplissez votre devoir tout-de-suite !

— Va, toi... mets-toi au milieu ! dit le capitaine.

Minja s'arrêta, découvrit sa poitrine et ôta son bonnet.

— Pardonne-nous, Minja !... Pardonne-nous, frère ! crièrent ensemble une centaine de Šobajić.

— Soyez pardonnés !... Pardonnez-moi vous aussi !... Jagoš, mon frère, occupe-toi de mon père et de ma mère et exécute mon vœu !...

— À vos armes ! ordonna le capitaine.

— Adieu, mon Monténégro !... Pardo... »

— Feu ! cria le capitaine.

La salve retentit. L'air gronda des coups de fusils de même que la terre noire sous Minja.

Les hommes de Nikšić retournèrent leurs chevaux et très rapidement s'envolèrent à travers champs.

Et les Šobajić emportèrent Minja dans leur cimetière...

Lorsqu'ils arrivèrent vers la Gračanica, ils trouvèrent là tous les Šobajić. Pas un seul homme ne resta chez lui.

La Vengeance sacrée,
de Simo Matavulj (1852-1908),
traduit du serbe par Thomas Todorović,
est paru dans les *Migrations littéraires,*
numéro 20, en 1992.

ISBN : 978-2-89854-448-4
© Vertiges éditeur, 2024
– 2 449^{e} lecturiel –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : quatrième trimestre 2024

Lecturiels

www.lecturiels.org